me résister, je te materai, je t'obligerai à me conduire au succès." Il piochait du matin au soir, sans se permettre la moindre distraction. L'été venu, comme il se sentait épuisé par le travail et le mauvais régime de sa gargote, il allait se refaire à Quimperlé, dans sa famille : c'était de là qu'il avait rapporté le tableau qui le tirait enfin de l'obscurité, au Salon de 1874.

Paris a cela de bon, c'est que la notoriété que donne la réussite y est immédiatement repercutée par un écho aux cent voix. Le soir même du vernissage, le nom d'Yves Cormier était connu de tous ceux qui s'intéressent peu ou prou à la peinture. Le lendemain, quatre ou cinq grands journaux signalaient son tableau. *L'Illustration* lui demandait l'autorisation d'en publier la gravure et, quelques jours après, Yves recevait la visite d'un amateur qui lui achetait l'*Allée Sainte-Croix*, en même temps que celle d'un marchand de tableaux qui lui proposait un traité avantageux pour obtenir la propriété exclusive de ses œuvres à venir. A la fin de mai, le jury lui octroyait une deuxième médaille, et, du coup, il se trouvait lancé.

Ce rapide succès ne lui tourna pas la tête. En garçon avisé, Yves songea que l'engouement du public ne durerait qu'autant qu'il l'entre-tiendrait soigneusement par une production lente et de plus en plus parfaite. Il ne profita d'abord de sa veine que pour s'installer dans un atelier où il pourrait recevoir honorablement ses amis et ses modèles. Deux ou trois portraits très réussis le mirent à la mode et le posèrent dans le monde. Il eut l'adresse de ne point fatiguer l'attention et resta un an sans exposer.

Au salon de 1876, il envoya le portrait d'une comédienne célèbre, qui lui valut une première médaille. Mais ce fut surtout à l'exposition de 1878 que sa réputation monta comme une éclatante fusée. Il y parut avec une grande toile représentant une jeune femme qui lisait, le dos tourné à une fenêtre ouverte sur des arbres, à travers lesquels on apercevait la baie Douarnenez.

Dans cette figure féminine, vue à contre-jour, il y avait une poésie intime, un mystère de mélancolie qui se reflétaient jusque sur le paysage maritime du fond. Les arbres aux souples retombées, la mer d'un bleu tendre, le ciel assourdi, les fuyantes falaises de la côte, s'harmonisaient avec la paix ombreuse de l'intérieur, où la jeune femme lisait distraitemment son livre, tout en suivant le vagabondage de sa pensée.

Devant ce tableau d'un sentiment très personnel, d'une exécution très serrée, on avait la suggestion de l'intense vie méditative enfermée dans un calme logis de province.—Les traits de la liseuse ressemblaient vaguement à ceux de Mlle de Tromelin, et c'était, depuis longtemps, le seul rappel quasi involontaire des lointains amours d'Yves avec Mariannic. Il n'aimait pas se remémorer son séjour à Kerdouarnec. Il avait si bien travaillé à oublier son unique roman sentimental, que maintenant l'image de Mariannic ne lui apparaissait plus qu'à travers un brouillard et, quand elle se présentait à son esprit, il la congédiait comme une importune visiteuse. Tout au fond de lui, il gardait une injuste rancune à Mlle de Tromelin. Le souvenir de la jeune fille réveillait trop de souffrances d'une blessure d'amour-propre mal cicatrisée. Avec une ingratitude bien humaine, Cormier oubliait les heures de tendresse savourées sous les châtaigniers de Kerdouarnec ; il ne se rendait plus compte de l'influence bienfaisante exercée sur son talent par le confiant amour, l'ardente admiration de la jeune Bretonne. Il attribuait tout le mérite de son succès aux efforts persévérants de sa seule volonté. Ebloui par l'éclat soudain de sa réputation, il ne songeait pas à se demander si l'affection de Mariannic n'avait pas été pour lui une sorte de porte-bonheur ; il ne percevait plus le lien mystérieux qui rattachait sa fortune actuelle aux vives émotions éprouvées dans l'enclos de ce manoir perdu, là-bas, parmi la lande cornouaillaise.

Cette exposition de 1878 marquait pour Yves une nouvelle et brillante étape sur le chemin de la célébrité. Les critiques d'art n'avaient pour lui que des paroles douces comme le lait et le miel ; on venait de le décorer ; les salons aristocratiques les plus difficiles d'accès lui étaient ouverts ; les commandes affluaient ; les Parisiennes à la modes, dont les noms s'étaient dans les échos des journaux, ne voulaient être portraiturees que par lui. Il devenait lui-même un mondain, soignait sa toilette et se montrait volontiers dans les soirées *select*, aux grandes premières, aux fêtes ministérielles. Quelques jours après que sa décoration eut paru à *l'Officiel*, ses confrères organisèrent un banquet pour fêter son ruban rouge,—un banquet monstre où tout ce qui avait un nom dans les arts, les lettres et le journalisme s'empessa de s'inscrire.

Le dîner eut lieu à l'Hôtel Continental. A la table d'honneur, luxueusement décorée et fleurie, Yves Cormier siégeait entouré de personnages officiels, de camarades illustres et de membres de l'Institut. Au dessert, on lui fit une ovation, on le bombardait de toast louangeurs auxquels il répondait d'un ton modeste et attendri. Quand on passa dans un salon voisin pour prendre le café et que les groupes se mêlèrent, un vieux peintre de paysage, Hugues Le Chantre, renommé pour sa verve gouailleuse et son franc-parler, lui tapa sur l'épaule :

—Bravo ! mon cher, dit-il avec un nasillement gouguenard, excu-

sez-moi de ne pas vous avoir encore serré la main... Ce soir vous êtes si fêté et accaparé qu'il faut prendre des numéros, comme pour l'omnibus... Tous mes compliments ! Hein ! vous buvez du lait, vous jouissez de la lune de miel du succès ? Nous avons tous plus ou moins passé par là, et c'est une heure fichtrement agréable... Savourez-la pendant qu'elle dure, mais ne vous imaginez pas que ça durera toujours. Il faudrait absolument ignorer la bonne petite âme du public, de la presse et des confrères pour croire qu'on peut bâtir sur ce sable mouvant. Vous serez comme les camarades, vous connaîtrez les fours, et c'est alors que vous aurez besoin, mon petit, d'avoir le pied marin. Le jour où vous broncherez, on se montrera d'autant plus impitoyable qu'on se sera plus violemment emballé. Alors vous verrez les curieuses virevoltes et les belles palinodies !... Certes vous avez du talent, et du meilleur ; mais ça ne suffit pas dans notre sacré métier ; il faut encore savoir le ménager, le drainer, l'accommoder au goût du jour... Et le goût du jour est aussi capricieux et changeant qu'une jolie femme ! Attendez deux ou trois ans et puis vous commencerez à entendre la ritournelle obligatoire : " C'est très bien, ce que fait Cormier, mais c'est toujours la même chose... Il est temps qu'il se renouvelle." Si alors vous essayez de vous renouveler et de changer de peau, ce sera une autre antienne. Les mêmes gens vous crieront que vous avez eu tort d'abandonner votre genre et de vous aventurer sur un terrain où vous ne savez pas marcher. Et cette fois, ils auront raison, les imbéciles !... Un pommier ne peut pas donner des oranges, et réciproquement. Le meilleur moyen de rester original et intéressant, c'est de suivre son tempérament. Est-ce que toutes les femmes du Vinci ne se ressemblent pas, et ça l'empêche-t-il d'être un grand maître ?... Ah ! que vous le vouliez ou non, elle s'en ira assez vite, votre personnalité ! Vous subirez le sort commun, mon bon ! Quand la plante a donné toutes ses fleurs et toutes ses graines, bien le bonsoir !... Elle se fane, elle se dessèche et n'est plus bonne qu'à faire du fumier. C'est pourquoi, si vous m'en croyez, vous profiterez de la veine, vous exploiterez habilement votre filon, afin d'amasser un joli magot ; puis vous vous retirerez après fortune faite, comme un sage commerçant ou un parfait notaire... Voyez-vous, les faveurs du public sont pareilles à celles des femmes ; il faut y renoncer avant qu'elles ne vous quittent... N'imitiez pas mon exemple. Moi aussi, j'ai eu du succès ; j'ai dégusté le champagne des banquets, les gâteries, les ovations, tout le tremblement, et maintenant on prétend que je n'ai plus rien dans le ventre... Je suis convaincu, moi, du contraire ; il me reste tout au moins l'amour de mon art et des belles choses... Mais ça ne suffit pas. Quand on devient vieux, l'amour, quel qu'il soit, vous rend tout bêtement malheureux et ridicule...

Yves Cormier faisait bonne mine à mauvais jeu, écoutait la harangue du vieux Le Chantre avec un sourire distrait. Il avait encore dans les yeux toutes les illuminations du banquet ; dans les oreilles, le fracas des toasts et les compliments des convives. Tandis que son fâcheux discoureur le retenait dans un coin du salon, il épiait avec impatience les mouvements du directeur des Beaux-Arts qui se préparait à partir et qu'il voulait entretenir avant son départ. Il ne prêtait qu'une médiocre attention aux paroles du sermonneur. D'ailleurs, il était comme les jeunes gens qui ne croient pas à la possibilité de vieillir ; tout ce qu'il entendait lui semblait un radotage grincheux et importun. Il réussit enfin à se débarrasser du gêneur et s'esquiva après une hâtive poignée de main.

—Mon cher, dit-il un peu plus tard à un camarade d'atelier, je viens d'être empoigné par le père Le Chantre et j'ai eu toutes les peines du monde à me dépêtrer de lui... Ce qu'il m'a scié, ce bonhomme-là !... Ah ! les vieux peintres, quels raseurs !...

Et ce fut tout. Les conseils d'Hugues Le Chantre avaient glissé sur lui comme des gouttes d'eau sur une toile cirée.

II

Si l'on s'en souvient, les années qui précédèrent et suivirent l'exposition de 1878 furent l'âge d'or des peintres. L'Amérique payait alors généreusement les œuvres des artistes en vogue. La *Liseuse* de Cormier fut achetée dix mille francs par une association de barnums qui se proposaient de l'exhiber dans toutes les grandes villes des Etats-Unis. En palpant du coup dix beaux billets de mille, Yves eut un éblouissement et pressentit l'un des premiers qu'il y avait là-bas une mine à exploiter. En effet, sa *Liseuse* obtint chez les Yankees un succès plus grand encore qu'à Paris. La société qui promenait ce tableau de cité en cité réalisa de gros bénéfices et Yves passa aux yeux des snobs américains pour le plus illustre des peintres français. Les millionnaires, enrichis par les mines de pétrole ou le commerce du porc salé, qui venaient visiter le vieux continent, en compagnie de leur femme ou de leurs filles, se faisaient conduire à l'atelier de Cormier et n'en sortaient qu'après avoir commandé un portrait ou payé très cher un bout d'étude.

A suivre